

OPENFIELD

la revue

10 ans
de publications
sur le paysage

*Préface de
Gilles Clément*



Openfield, champs ouverts. Quand nous avons créé cette revue, il y a désormais un peu plus de dix ans, nous étions jeunes diplômé·e·s et voulions proposer un espace de réflexion et de diffusion ouvert sur la question du paysage. Aussi avons-nous choisi ce nom, *Openfield*, évoquant le champ libre, l'espace ouvert à tous les possibles. Le choix de ce nom était aussi une référence à un paysage aujourd'hui dénigré mais mal connu, issu de systèmes agricoles anciens, basés sur des fonctionnements communautaires. Même si nous ne défendons évidemment pas l'extrême faiblesse écologique des openfields contemporains, qui ont subi une simplification à outrance, il nous paraissait intéressant de déporter notre regard et d'apprendre à observer tous les paysages au-delà des idées préconçues.

Openfield, ce sont aujourd'hui 24 numéros, chacun d'entre eux parle du paysage en partant d'une thématique donnée, à travers des articles rédigés par des paysagistes, des artistes, des scientifiques. Les profils sont variés : nous avons souhaité donner la parole aux jeunes diplômés comme à des personnalités plus installées. Au fil des numéros et des années, la question du dérèglement climatique est devenue de plus en plus centrale : nous pensons que le paysage est un moyen de compréhension de ce changement, en même temps qu'un moyen d'action.

Openfield, ce n'est pas que du texte, ce sont aussi des images. Les paysagistes ont en effet en commun l'usage du dessin, nombre d'entre eux sont de grande qualité, nous avons souhaité les mettre en avant.

Cette édition papier de la revue vous propose ainsi de revenir en textes et en images sur dix années de publications, complétées de quelques inédits.

Nous espérons que vous aurez plaisir, comme nous, à les parcourir.

OPENFIELD

la revue

*10 ans
de publications
sur le paysage*

Dire ce que l'on vit.

Ce que personne ne nous a demandé de regarder mais que l'on perçoit par l'usage de tous les sens. Entendre, vibrer, trembler, restituer le vécu en choisissant les mots qui surgissent même si le vocabulaire n'est pas encore inscrit dans les dictionnaires de l'Académie. La question n'est pas de placer l'ordre et la raison en stars de paysage et de jardin. Il s'agit de savoir où l'on est pour comprendre avant d'agir.

Les récits des dix ans d'Openfield abordent le sujet avec la délicatesse et la conviction de chaque intervenant. Ainsi apparaît l'histoire humaine liée au lieu, sans obéissance au devoir du rendement. Il s'agit bien de vivre et peut-être d'aller encore un peu plus loin : être heureux.

Heureux sans détruire. Pour accéder à l'équilibre, nul besoin d'écraser l'escargot, de piétiner la folle avoine, de brûler la forêt ou de tuer son voisin.

Dans cet ouvrage, on sent une communauté de pensée qui ne vient pas des rêves idéologiques mais du constat : être sur le terrain. Agir.

Marin Baudin cite avec justesse le film de Coline Serreau, *Solutions locales pour un désordre global*, en postface de cet ouvrage. On ne peut appliquer une règle unique au monde entier ; tout fonctionne par la diversité, qu'il s'agisse des biotopes, des climats ou des cultures humaines. « On ne met pas tous ses œufs dans le même panier », disait le monde paysan en évoquant le possible aléa d'une chute.

Ce monde disparu revient petit à petit sans faire de bruit, bien qu'il crée la terreur chez les névrosés de l'agro-industrie. Peut-être faut-il changer le nom des paysans et parler des « vivants », ceux qui ne tuent pas pour tuer mais simplement pour vivre.

La série d'expériences personnelles que nous offre ce recueil nous invite à revoir nos modes de vie en refusant d'agir en robots. Il y en a même qui parlent sans dire un mot. Dans bien des cas le dessin suffit, il dit tout. ○

JARDIN

p. 6

Le jardin de ma mère,
Guillaume Portero

p. 8

De la graine à l'étoile,
Marianne Herjean

p. 10

Sauvé deux fois par les graminées,
Didier Lestrade

p. 13

Le jardin, une omniprésence,
Natacha Chevreau

p. 14

Le val aux daims,
Dimitri Boutleux

p. 16

Aux jardiniers de banlieue,
Jean-Alfredo Albert

p. 21

Le temps d'un jardin,
Anaïs Jeunehomme

p. 25

Jusqu'au bout du jardin,
Peter Fish

LE JARDIN DE MA MÈRE

Guillaume Portero

OPENFIELD N°10, DÉCEMBRE 2017

Comment en suis-je arrivé là ? À l'horticulture, au paysage et au jardin ? À cette vision naturaliste ? Difficile de répondre en détail, mais avec un peu de recul, je ne peux que reconnaître l'importance qu'aura eue le jardin de ma mère.

Avant tout, c'était *a priori* une terre à vigne et à fruitiers. Un sol pas si fertile somme toute, partiellement sacrifié sur l'autel du développement pavillonnaire. Il me semble toutefois que cet espace ne s'est pas révélé comme tant d'autres parcelles, quasi produites à l'emporte-pièce. Certainement pas unique, mais vraisemblablement peu commun.

Lorsque l'on arrive au fond de cette impasse, on distingue à peine l'objet architectural pourtant lui aussi bien différent des autres autour de lui. Une masse de verts laisse à peine respirer la toiture et un peu du crépi.

À vrai dire, le bâti le plus visible reste le garage. Fait assez récent depuis la disparition du figuier, l'arbre d'une jeunesse. L'arbre-symbole dans lequel beaucoup d'entre nous ont grimpé pour jouer ou récolter. Récolte souvent faite depuis la toiture à la demande persistante de la cheffe de maison. Que rien ne se perde. Quantité pléthorique de confiture distribuée à toute la famille ainsi qu'aux amis. Ce pauvre figuier abattu un jour d'automne ou d'hiver n'avait encore aucun tort. Il avait simplement été planté trop près du mur d'enceinte. Ma mère, dans sa clairvoyance, réussit à préserver une dizaine de pieds dont encore quelques-uns demeurent en pot, en attente d'être donnés à ses fils lorsqu'ils auront eux aussi un peu de terrain.

Ce jardin devait avoir une série de fonctions au nombre desquels prévalait l'occultation des divers vis-à-vis, si prégnants dans ce type d'espace périurbain. Il se devait d'être également productif,

ce qui justifia la plantation de fruitiers, mais pas de potager, étonnamment.

La grande majorité des végétaux furent implantés à la suite, entre autres, de dons d'amis et de la famille. Ce qui explique encore aujourd'hui la réticence d'Édith à les déplacer ou à les supprimer. Un attachement profond à certaines plantes comme à cet oranger du Mexique donné par sa mère et arraché par mes soins sans son avis pour refaire une partie jardin. Acte imbécile et violent.

Tous ces végétaux, elle les multiplia sans documentation préalable et constitua cette masse, écrin de verdure s'insérant dans un contexte déjà bien établi par la présence du chêne de M. Merlet. Ce chêne pas si grand que ça, mais énorme, quand ramené au reste de la végétation. Généreux en ombre en été, situé à deux ou trois mètres du mur d'enceinte au sud de la terrasse. Sujet défendu bec et ongles contre un voisin préférant un environnement aseptisé. Contexte par ailleurs largement lié à la forme de la maison et à son architecture, notamment une très large ouverture vers l'extérieur et de nombreux cadrages mis en place *a posteriori* lors de la plantation du terrain.

La constitution de ce jardin a bien entendu nécessité l'ajout d'un certain nombre d'espèces, achetées en jardinerie ou pépinières, elles aussi vouées à être multipliées et disséminées. Il m'est encore difficile d'apprécier le temps et les efforts qu'il aura fallu pour le créer. Ce n'est qu'en m'imprégnant de diverses représentations que j'ai pu

commencer à comprendre sa valeur. Tout d'abord en trouvant plus d'intérêt dans un jardin diversifié, vert toute l'année et à entretien réduit.

Comme j'ai quitté le foyer familial et ne reviens que trois à quatre fois par an, l'évolution devient davantage visible au rythme des saisons. Peut-être que ma perception du jardin de ma mère n'est qu'un dérivé d'une vision romantique surannée, pour-

1. Tous deux chantres à leur manière du jardin sauvage, compositeurs naturels.

tant remise au goût du jour par Gerritsen et théorisée par Robinson à la fin du XIX^e siècle¹. Des communautés végétales compo-

sites, presque autonomes ont été créées. Ceci ne s'est pas fait sans expérimentations parfois limites – plantations trop denses, espèces trop vigoureuses, disproportions dans les compositions, toutefois systématiquement régulées par les divers sécateurs de ma mère. Probablement que mon analyse va trop loin et que ma mère ne fait que réessayer à chaque résultat qu'elle ne juge pas suffisamment satisfaisant. Trop d'ombre pour l'espace à vivre à l'extérieur comme à l'intérieur, végétal souffreteux, pas assez de fleurs, etc. Le jardinage de ma mère s'est donc résumé à des séries d'expérimentations à mots couverts, de dosages empiriques et de recherche sans fin d'un équilibre. Sans fin, car la parcelle n'est pas si grande et les possibilités de plantations bien qu'infinies, se révèlent parfois piégeuses, notamment avec les arbres, ce qui conduit à des tailles que l'on pourrait qualifier de non conventionnelles. Interventions fortes et renouvellement. Cultures de relais intriqués et exploitation d'une spontanéité de la végétation, tantôt permise tantôt découverte. Chacun de mes passages me faisait ainsi prendre la mesure du rythme des croissances des végétaux en place, de l'apparition de nouveaux ou de la perturbation de parties entières du jardin. Car ma mère peut ne pas y aller de main morte. Comme le ménage, il y a le passage des saisons, des sortes de rituels. Hiver/printemps. Printemps/automne. Les arbustes sont taillés et maintenus dans des gabarits. Les rosiers sont taillés tout court. On récolte ce qu'il reste à récolter. Mais on prend également du recul et réfléchit sur le dosage de lumière tout en maximisant l'espace disponible. Des petits fruits. Les arbres pas trop hauts. On discute. Ça négocie. « Guillaume, tu veux pas le tailler, l'eucalyptus ? » Choses qu'on ne me demande aujourd'hui non en raison de mes études, mais de mon âge. Car jardiner comme ma mère nécessite le minimum de bras. Ressource qu'elle commence à compter et économiser et que j'observe à chaque fois que je viens. Que j'admire par l'état de ce jardin d'un peu plus de trente ans, qui ressemble de plus en plus à un manifeste de bon sens et de patience.

Il est davantage question d'accompagnement que de création pure et simple, finie. Pas de visions idéales, mais on note un certain nombre de repères, pas tous immuables, certes, malgré une structure persistante. Le bouleau pleureur qui nous a servi de tonnelle depuis aussi longtemps que je peux m'en souvenir en est le plus bel exemple. Ainsi, le jardin lui-même est acteur de son évolution, sans personnification, mais en reprenant cette notion de génie du lieu qui vit à travers sa gardienne, ma mère. En fait, le réel plaisir de rester dans ce jardin, c'est de ne plus sentir l'environnement. On a beau être dans du périurbain, on se croirait partout sauf en ville. L'exotisme de beaucoup de végétaux n'y est pas pour rien, mais pas pour tout, tout de même. C'est la diversité des textures, des camaïeux de verts, la discrète abondance des fleurs presque toute l'année. D'ailleurs, on y dort parfaitement bien, notamment en été lorsque la seule chose à faire est de s'allonger sur un transat. Ou ce petit déj' printanier pris sur la terrasse qui constitue le moment privilégié pour admirer cette ambiance particulière, dans laquelle on oublie toujours de prendre les plus belles photos. Voilà, les souvenirs deviennent bien plus vivants dans ce cadre, avec la cabane derrière les cyprès de Leyland aujourd'hui morts et recouverts de lierre, la tombe du chat ou une source de bagarre avec les bambous avec mon frère. Et toutes ces batailles d'eau. C'est *in fine* un cadre plutôt flou qui ne nécessitera pas de mise au point, tant que ma mère s'en occupera.

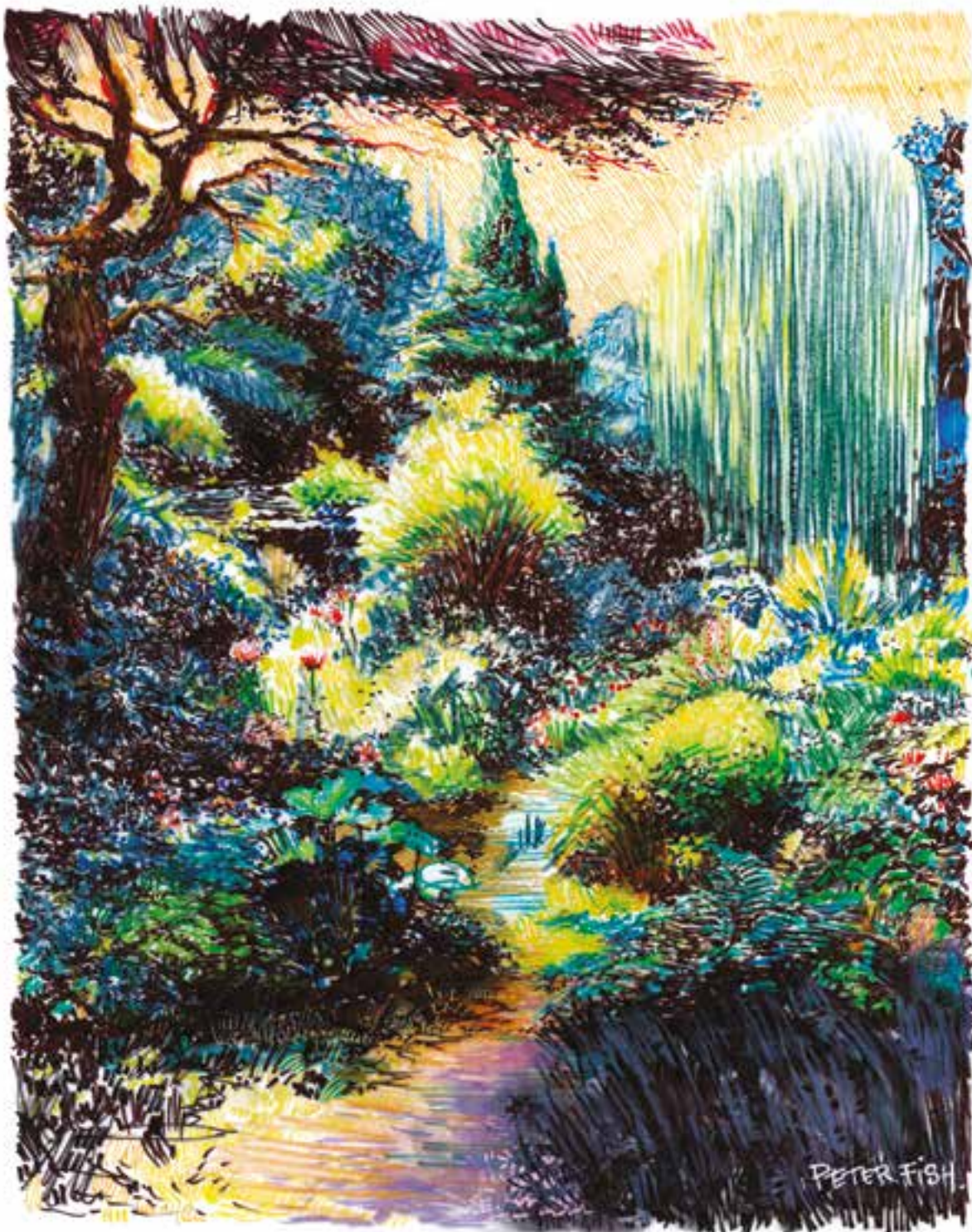
Dois-je donc me poser la question de son devenir ? Limiter les interventions est d'ores et déjà son leitmotiv. Profiter d'un délaissement contrôlé s'avérerait plus compliqué qu'il n'y paraît. Un dosage simple pour chaque association et entre chaque association. Les communautés végétales auraient peut-être tendance à s'appauvrir naturellement. Les arbres donneront trop d'ombre ou se mangeront les uns les autres, les lianes ramperont et grimperont où bon leur semblera et le peu de gazon restant laissera le lierre terrestre le coloniser. Les fruitiers se développeront sans taille, produiront ou non, laissés à leur propre sort. Mais la diversité n'a jamais été une fin en soi ici. Je ne suis pas certain qu'il s'agisse d'une trahison de l'esprit du jardin de le délaisser même progressivement, par la force des choses. Peut-être à celui du jardinier. Mais après tout, on pourra encore le négocier, entre mère et fils. ○

L'AUTEUR

Guillaume Portero est paysagiste concepteur spécialisé en foresterie urbaine à l'École nationale du génie rural, des eaux et des forêts de Nancy ainsi qu'à l'université de Copenhague. Il est aujourd'hui ingénieur territorial et enseignant à l'École de la nature et du paysage de Blois.

JUSQU'AU BOUT DU JARDIN

Peter Fish



Habitué à réaliser des carnets de croquis *in situ*, j'ai plutôt voulu ici imaginer un jardin intérieur, inspiré de l'atmosphère de cette description du jardin « La Parmélie ». Ce jardin serait dense bien que maîtrisé. Mystérieux,

je souhaite qu'il nous invite à le pénétrer, sans savoir jusqu'où. Dans un jardin je succombe souvent à l'abandon du temps. Et c'est je pense cette éternité que nous livre le jardin.

↑ Crayon de couleurs et feutre, 29 x 37 cm, 2025

L'AUTEUR

Peter Fish est un artiste peintre issu d'une formation d'architecte paysagiste. Entre peinture et dessin, il invente depuis son adolescence une technique colorée mêlant pop-art et post-impressionnisme. Toujours à l'affût de scènes de rue, de scènes de vie,

son regard organise l'espace entre volumes, couleurs, luminosités... tout en gardant comme conviction que la démarche artistique la plus sincère est celle de la simplicité et de l'efficacité.

CAMPAGNE

p. 28

Le climat en héritage,

Manon Pondevie

p. 34

Les lignes d'André,

Chloé Baudry

p. 36

Plongée en carnet,

Alexis Pernet

p. 40

Une ferme familiale,

Lucie D'Heygère

p. 44

Une rumeur dans les champs,

Amandine Bloch

p. 46

Contrer la catastrophe,

Rémi Janin

p. 49

Ruissellements,

Anne Rouat

Amandine Bloch

UNE RUMEUR DANS LES CHAMPS

OPENFIELD N°13

JUILLET 2019

Le jour commence
à poindre. La
moissonneuse-batteuse
fait silence. Les oreilles
bourdonnent encore,
il est bientôt l'heure
d'aller traire. Je saute
de l'habitable.
Un courant d'air froid
me fouette le visage et,
du haut de la colline,
j'observe la lumière
blafarde qui perce
la brume. Le paysage
agricole est entrecoupé
de bois sombres.
Les bruits de la nuit
s'éteignent d'un coup,
le silence s'engouffre
dans la vallée. Je dévale
la pente enherbée.
Les vaches ne vont
pas se traire seules.

→ *Soupir des
Ardennes,*
21 × 29,7 cm,
crayon de couleur
et aquarelle.

→ → *Il n'y
a pas d'heure,*
21 × 29,7 cm,
crayon de couleur.



L'AUTEURE

Amandine Bloch obtient une licence en école d'ingénieur agricole à Toulouse, puis un master à l'ENSP de Versailles. Aujourd'hui enseignante en lycée agricole, elle voue un intérêt particulier aux actions de médiation qui pérennisent le fonctionnement des systèmes agricoles.



CONTRE LA CATASTROPHE

Rémi Janin

JUILLET 2025

Je suis agriculteur depuis bientôt dix ans. Une volonté d'être paysagiste autrement, dans la matière et avec le vivant. Dix années pendant lesquelles le réchauffement climatique s'est accentué. L'agriculture, elle, s'emballe dans une fuite en avant, et nous tentons alors, comme d'autres, un contre-courant.

Je me suis installé en tant qu'agriculteur en 2017. J'avais, avec mon frère, fondé dix ans plus tôt une agence commune d'architecture et de paysage, Fabriques Architectures Paysages. Nous l'avions créée après l'obtention du diplôme que nous avons conduit ensemble en 2006, lui à l'École d'architecture de Saint-Étienne, moi à l'École du paysage de Blois, en prenant comme sujet d'étude commun la ferme familiale de Vernand, dans le nord du département de la Loire. C'est sur cette ferme que nous avons basé ensuite l'agence, orientée dès le départ vers des sujets liés à l'agriculture et la ruralité.

L'année 2017 était aussi celle où notre mère, jusqu'ici gérante de la ferme familiale, prenait sa retraite. Après un temps de réflexions, je décidais de reprendre la ferme après elle, et de devenir ainsi pleinement agriculteur, même si je gardais une activité annexe d'enseignant à l'École d'architecture de Clermont-Ferrand, commencée trois ans plus tôt. Nous nous installons alors avec ma compagne dans l'ancienne maison de la ferme.

Cette ferme appartenait jusqu'au début des années 1980 à des cousins de mon père et était en polyculture élevage sur une superficie de 22 hectares. En 1983 mes parents prennent leur suite et

se consacrent à l'élevage de vaches et de moutons pour la production de viande. Ils l'agrandissent par étapes. À la suite de la crise économique ovine en France dans les années 1980, mon père reprend un travail à l'extérieur. Ma mère s'associe alors avec un autre agriculteur; la vente directe de la production, lancée à la fin des années 1980, se développe. En 1992, la ferme s'engage en agriculture biologique. Un salarié à temps plein est embauché. La ferme, devenue un GAEC, compte deux puis trois associés. Mais les associations étant complexes, celle-ci prend fin au début des années 2000. Ma mère devient alors unique gérante et le reste jusqu'à sa retraite.

En 2017, lorsque je reprends la ferme, celle-ci compte quarante vaches allaitantes de races limousine et highland et une petite centaine de brebis. Sur les 92 hectares de surface agricole utile, 4 à 5 hectares de céréales sont produits chaque année pour l'alimentation des vaches et des moutons, le reste est en prairie pour le pâturage et la production de foin. L'ensemble de la viande produite est alors valorisé en vente directe, au détail sur le marché de Roanne tous les vendredis matin, ou en caissettes directement aux particuliers, notamment par le biais d'une AMAP.

Pour pouvoir m'installer et prétendre aux aides, j'ai dû acquérir un diplôme. J'ai alors passé par correspondance un bac professionnel agricole, ponctué de sessions dans un lycée en Corrèze. Après plusieurs stages et formations complémentaires et un accompagnement par la chambre départementale d'agriculture, je peux enfin m'installer au bout de deux ans. J'ai alors 33 ans, nous sommes à l'été 2017. Au début de l'automne suivant, le gouvernement annonce la fin programmée des aides au maintien en agriculture biologique. Après plusieurs années de problèmes liés à un logiciel européen qui devait assurer le versement des aides et a entraîné des retards considérables de paiement, il est décidé finalement d'arrêter ce financement pour ne conserver que les soutiens à la conversion. Le gouvernement explique qu'il ne souhaite pas recréer un autre secteur subventionné. C'est une première fragilisation de l'agriculture biologique.

L'hiver arrive, il est sec, comme le printemps et l'été qui suivent. Nous devons distribuer dès le mois de juillet le peu de foin produit pour alimenter les troupeaux. Nous entrons dans l'hiver suivant avec des granges pratiquement vides, et l'année d'après est la même, tout comme celles qui suivent. Quatre années de sécheresses sévères. Il y a notamment cet été 2019, brûlant. Nous observons tous les chênes anciens dépérir sous la chaleur et le manque d'eau permanent. Vient le printemps 2020, et nous sommes tous confinés. Le marché de Roanne, où nous vendons notre viande tous les vendredis matin, doit fermer. Beaucoup s'indignent, mais la préfecture répond qu'elle préfère que le public se déplace en grande surface dans un lieu unique où il trouvera tout sur place, même si cet espace est fermé alors que le marché à l'inverse est à l'air libre. Finalement la pression des producteurs, aidés par certains élus, paie un peu. Le marché est maintenu mais avec l'obligation de le clôturer et de filtrer les entrées. Une file de parfois près d'une heure trente se forme à l'entrée, décourageant beaucoup de clients. Au même moment les portes des grandes surfaces sont grandes ouvertes sans aucun contrôle de jauge. Beaucoup de nouvelles personnes nous appellent pour des livraisons de caissettes à domicile. Nous ne pouvons pas fournir tout le monde, ce qui énerve quelques nouveaux clients. Nous faisons le tour de la campagne, livrant maison après maison. Les confinements s'arrêtent, et ces nouveaux clients, pour la plupart d'entre eux, disparaissent.

En 2021 nous avons enfin un peu d'eau, bien que cela reste fragile. Les granges se remplissent à nouveau partiellement et l'été est plus arrosé, ce qui nous permet d'aborder l'hiver plus sereinement.

La Russie envahit l'Ukraine, et les prix, déjà bousculés par la période du Covid, explosent. En agriculture biologique, nous avons heureusement peu d'achats extérieurs, car nous sommes en recherche permanente d'autonomie : pas d'intrants chimiques dont les cours ont largement bondi, peu d'utilisation de gazole non routier pour les machines ; mais le coût de la moindre réparation d'un tracteur devient exorbitant. Nos prix de vente augmentent cependant peu, nous essayons de les contenir, et nous voyons les prix de l'agriculture conventionnelle, déjà proche des nôtres, nous dépasser parfois largement. Je me mets à comparer certains tarifs : un même morceau de viande est alors vendu 36 euros le kilo en grande surface en conventionnel sous la marque distributeur, il est à 33 euros le kilo dans un magasin bio voisin et à 27 euros le kilo sur notre étal. Pourtant, dans tous les médias, nous entendons que l'inflation est en train de rendre l'agriculture biologique hors course, que les gens ne peuvent plus se le permettre, et qu'elle serait un luxe qu'il n'est plus possible de conserver dans ce contexte inflationniste. Elle reste cependant largement accessible, notamment en direct des producteurs. Ce que les médias et les politiques disent aussi rarement, c'est que si l'on intègre l'ensemble des coûts cachés de l'agriculture conventionnelle, comme le traitement de l'eau, ou ceux de l'impact sur la santé, l'agriculture biologique revient bien moins cher à la société. Mais il y a un renversement, une musique installée qui tente de la disqualifier, renforcée par des manifestations massives d'agriculteurs, souvent destructrices en toute impunité. Ces agriculteurs obtiennent la diminution des contrôles, un retour à l'usage plus intensif de pesticides, la permission d'une captation plus large de l'eau pour maintenir des systèmes productivistes. Il est dit que le futur de l'agriculture est technologique, génétique et robotique. Un retour déconcertant à la vision des années 1970.

L'année 2022 est à nouveau extrêmement sèche. À quelques kilomètres de la ferme, un feu de prairie se déclare en plein mois d'août. Il emporte deux habitations. À nouveau les arbres lâchent un peu partout. Heureusement les deux années suivantes seront, sur nos collines, plus arrosées et nous serons un peu épargnés. À l'inverse des années précédentes, une sorte d'humidité permanente et persistante s'installe en 2024, un peu plus à l'image de ce que nous connaissions ici enfants. Malgré la complexité que cela engendre pour les foins et les moissons, je préfère cela, et de loin. Les ruisseaux coulent toute l'année, les arbres qui avaient résisté reprennent un peu de force. Plus au sud cependant, sur les plateaux et vallées de la

Haute-Loire, de l'Ardèche et du Pilat, des torrents arrachent tout au milieu de l'automne, il tombera à certains endroits en une journée plus que le cumul annuel reçu chez nous ces dernières années.

Nous sommes en 2025 et l'hiver a été humide. Après de nombreuses secousses politiques, un budget est finalement adopté. Il limite considérablement les soutiens à la plantation de haies, réduit les financements que nous pensions avoir cette année pour la restauration de mares. Le Sénat propose de supprimer l'agence bio, d'enlever tout objectif chiffré à l'agriculture biologique, de supprimer totalement le crédit d'impôt à cette même forme d'agriculture. Une tentative en somme d'éteindre définitivement l'agroécologie au profit du maintien d'une agriculture industrialisée, mondialisée, technologique et machiniste, repoussant encore plus loin la concentration des exploitations et la diminution du nombre d'agriculteurs. Une tentative surtout de laisser dans les seules mains des agriculteurs restant, les plus influents, les rênes de l'ensemble du projet agricole, sans partage et sans aucun droit de regard de la société civile. Pourtant l'agriculture, comme le sol, l'eau ou l'air, est un bien commun, premier et central. Elle est un projet collectif à l'échelle d'une société entière, qui de plus la finance directement et largement.

Alors à la ferme, malgré ce glissement en arrière massif, nous tentons comme d'autres et avec des moyens fluctuants d'engager la transition. Sur le site principal, dans un même espace, nous sommes passés progressivement de 12 à 29 parcelles. Les cultures sont désormais en bandes fines en travers du versant, de manière à limiter l'érosion des sols, aucune parcelle ne dépassant un hectare. Nous plantons progressivement des arbres sur les bandes enherbées qui les séparent. Nous divisons les prés les plus vastes en plantant des haies. Nous creusons de petites mares dans de multiples endroits, afin d'assurer des points d'eau ombragés pour l'abreuvement, en prévision des étés et des sécheresses. Pour équilibrer le rapport entre animaux et cultures végétales et les rendre totalement complémentaires, nous diminuons le nombre de vaches et de moutons au profit de cultures végétales. Il s'agit de tendre vers un système de polyculture élevage autonome et complet. Les cultures de la ferme sont désormais beaucoup moins destinées à l'alimentation animale qu'il y a quelques années, elles associent toujours céréales et légumineuses. Nous ne donnons plus de céréales complémentaires aux vaches. Elle sont élevées entièrement en plein air, nourries uniquement à l'herbe et au foin que nous leur apportons directement au pâturage l'hiver.

Elles vèlent seules dans les bois, y trouvent un abri pour le froid l'hiver et de l'ombre pour l'été. Les moutons quant à eux rentrent toujours en bergerie la nuit à la saison froide, notamment pour pouvoir surveiller l'agnelage. Nous leur donnons encore des céréales que nous produisons, mais leur litière, utilisant la paille des céréales produites, permet après compostage d'assurer l'unique apport pour amender les cultures, d'où sera ensuite issue cette même paille. Une part de ces cultures est désormais destinée directement à l'alimentation humaine : nous cultivons du blé dont la farine est vendue aux particuliers, dans des magasins de producteurs ou à des boulangers biologiques voisins. Autour de la maison nous avons planté des vergers dans les pâturages à moutons et dans certains prés à vaches.

Enfin, depuis 2017, la ferme, sur son site principal de Vernand, devient progressivement un parc agricole. Elle est pensée comme un espace nourricier, écologique et ouvert sur son territoire. Dans ce sens, l'association Polyculture, née dans la ferme en 2008, a installé un sentier permanent connecté à un chemin de randonnée intercommunal. Ce chemin est ponctué d'installations artistiques, architecturales ou paysagères, renouvelées à des intervalles plus ou moins longs. Tous les printemps un événement est organisé, investi le site, et la ferme devient alors un lieu de fêtes et d'échanges.

Je crois que c'est plutôt là où nous le voyions, l'avenir de l'agriculture dans une société désormais massivement urbaine. Au sein de campagnes vivantes, habitées et partagées, une campagne où les agriculteurs seraient nombreux et divers, portant des formes agricoles sobres en énergie mais largement nourricières, alimentant leur territoire immédiat avant tout, toutes engagées en agroécologie et en agriculture biologique, afin de sortir, enfin, de la parenthèse de la chimie et du gigantisme à outrance. Pour aller plutôt vers une nouvelle forme de densité, écologique, nourricière et humaine. Une sorte de refuge à inventer pour ne pas se prendre, ou le moins possible, le mur climatique devant nous, et dévier un peu du chemin qui nous mène droit à la catastrophe. ○

L'AUTEUR

Rémi Janin est paysagiste concepteur. Il a fondé en 2007 avec son frère Pierre Janin l'agence Fabriques Architectures Paysages qui travaille essentiellement sur des problématiques agricoles et rurales. Depuis 2017, il a repris la ferme familiale de Vernand dans le département de la Loire. Il enseigne également à l'École d'architecture de Clermont-Ferrand.

RUISSELLEMENTS

Anne Rouat

OPENFIELD N°15
15 JUILLET 2020

Les hommes ont vu les coquillages comme les poissons, et se sont dit qu'il y avait à manger pour eux aussi. L'ostréiculture est née dans ces endroits où le plancton végétal se multiplie à foison. Les hommes se sont saisis d'un espace laissé libre par l'eau pour en faire une terre de culture, un marin devenu paysan, un peu des deux à la fois, non pas paysan de la terre,

mais paysan de la mer. Ces marins, devenus presque terriens, ont apporté du sable de la barre pour durcir le sol afin que les huîtres s'y posent, ils ont posé des collecteurs, forts de l'expérience toute jeune de leurs pères et de leurs frères, ils ont créé un métier, là où l'eau de mer le leur permettait.

Extrait de l'article
Ruissellements,
texte de Tifenn Yvon

L'AUTEURE

Anne Rouat est paysagiste et illustratrice. Elle dessine la nature et les paysages sous toutes leurs formes. Comme elle est issue d'une famille d'ostréiculteurs morbihannais, son travail de dessin évoque notamment les paysages de cette région.

↓ *Au cœur des parcs ostréicoles
le long des lignes de tables,
relever les poches,
aquarelle et encres, 45 x 45 cm.*



AU LARGE

p. 52

Montagnes et tas de cailloux,

Capucine Latrasse

p. 60

Désuétude,

Laurie Gangarossa

p. 64

Itinere,

Dorian Cohen

p. 68

Se souvenir des paysages,

Armande Jammes

p. 72

Kyoto,

Masato Fujisaki

p. 74

Pour une cardinalité paysagère,

Jérémy Roussel

p. 78

Anadrome, Haute-Bléone,

Amandine Maria

ITINERE

Dorian Cohen

OPENFIELD N°7
JUILLET 2016

**Si *Itinere* est bien
un voyage, c'est celui
du regard qui se pose,
calcule, divise, cache
et parfois déchire.**

**Un regard qui donne
à voir et à penser.**

**Bâtiments, routes, ponts,
arbres rustres, rudes
ou tendres, échevelés,
posent, s'emmêlent,
se penchent, se donnent
comme des humains
confiants, meurtris,
chahuteurs ou fatigués.**

Extrait de l'article *Itinere*,
texte de Clara Regy





- ← *Départ en vacances 02*,
huile sur toile,
150 × 150 cm, 2015
- ↑ *Départ en vacances 05*,
huile sur toile,
200 × 200 cm, 2015

↓ *Les Lignes silencieuses 01*,
45 × 55 cm, 2015

→ *Départ en vacances 04*,
70 × 80 cm, 2015





L'AUTEUR

Dorian Cohen est un peintre français né à Paris en 1987. Diplômé en génie urbain et urbanisme, il est autodidacte en peinture. Ses œuvres sont révélées au monde de l'art en 2017 lors du 62^e Salon de Montrouge. Depuis 2020, son travail a été exposé dans plusieurs galeries : PARIS-B à Paris et La Peau de l'Ours à Bruxelles. En 2024, il réalise sa première exposition personnelle à New York avec la galerie Long Story Short.

Se souvenir par

Que reste-t-il dans nos mémoires d'un paysage que l'on a traversé il y a plus de vingt ans, sans avoir pris de notes, si ce ne sont quelques dessins sur un carnet. Des aplats de couleurs, des traits rapides, des mots sans suite. J'ai une mauvaise mémoire des lieux : des pays et des paysages que j'ai traversés je ne garde qu'une image confuse, une sorte de grand fondu-enchaîné. Quand j'ouvre les carnets pour voir ce qu'il en reste, je me sens un peu honteuse d'avoir autant oublié. Il me reste pourtant des sensations, des ambiances et, plus rarement, quelques souvenirs précis et pointus.

des sagesses

À vingt ans je n'avais pas conscience que je vivais les heures les plus exacerbées de la mondialisation, étudiante française de classe moyenne, je prenais l'avion pour visiter le monde. Travailler quelques jours sur un festival au sein d'une équipe de catering me permettait d'acheter un billet d'avion pour l'été suivant. Mes amis colombiens se moquaient de moi, *une semaine à vendre des saucisses*, me disaient-ils, *et tu peux venir nous rendre visite en Colombie!* Aujourd'hui ce sont eux qui parcourent le monde, architectes pour la plupart, ils viennent régulièrement en Europe. De mon côté, j'essaie, non sans pincement au cœur, de ne plus prendre l'avion. Nous prendrons le train, nous prendrons le bateau, nous marcherons. Je crois que si nous réduisons notre vitesse, nous devons pouvoir agrandir à nouveau le monde, que nous avons fini par rétrécir. Nous avons accroché les planisphères aux murs, et avec les enfants, on regarde en mangeant les continents, les frontières, les océans, les îles minuscules.

Maman où es-tu allée ?

Je suis allée en Suède.

J'ai habité deux mois au milieu d'un jardin botanique dans une chambre minuscule avec une grande laverie au sous-sol. Quand le parc fermait le soir, est-ce que j'étais toute seule ? Je ne me souviens pas. Mais je me souviens que les Suédois sont des durs à cuire, silencieux et taiseux, ils arrivent

tôt le matin au travail et ne parlent pas beaucoup. Ils font une pause dans la matinée pour prendre un bol de muesli ou manger des Wasa. Tu te rends compte, ils prennent leur petit déjeuner au travail !

J'ai encore dix-huit ans, c'est la première fois que je pars toute seule et j'apprends assez rapidement que je n'aime pas la solitude, qu'elle colore le paysage d'une sensation obscure de mélancolie qui pèse encore dans mon souvenir, les rendant presque douloureux. Dans mon carnet, tu vois, il y a beaucoup de rouge foncé, entre le pourpre et le lie de vin, et du vert de gris. Le vert du cuivre qui s'est oxydé. Ce sont les deux couleurs que je garde en souvenir de Göteborg. Le quartier de Klippan est celui que je préférais. J'ai rencontré là-bas un brocanteur français, qui jouait de la guitare et chantait *La Blanche Hermine*, un potier suédois, un ancien maquettiste de chez Jean Nouvel qui semblait drogué ou très malade. Un autre Suédois, Jonas, peut-être le plus normal ou le moins abîmé d'entre eux. Ils étaient tous vieux comparés à moi, mais j'étais trop heureuse de pouvoir parler et d'entendre le son de ma propre voix, ils formaient un groupe d'hommes au milieu duquel je me glissais, on aurait dit des exilés même si certains n'en étaient pas.

Tu peux voir des dessins de maisons en bois de toutes les couleurs, en bord de mer, des couleurs saturées par une lumière incroyable qu'il est difficile de décrire. Des fouillis majestueux de phragmites. Je me souviens d'une très belle randonnée avec ma sœur, venue me rendre visite, au nord de la Suède du côté d'Östersund. Nous marchions sur des planches en bois au-dessus de la sphaigne

tout imbibée. Et là encore c'est le souvenir lumineux du crépuscule, alors que nous dormions dans une cabane, que nous dégustions avec délice une mauvaise saucisse de supermarché. C'est là-bas, quelque part sur un flanc de montagne rase, que j'ai ramassé le bois de rennes qui est accroché au-dessus de la petite fenêtre.

Je suis allée au Chili.

Je crois que j'ai choisi ce pays à cause de sa forme, elle m'avait toujours fascinée. À quoi peut ressembler un pays qui ne semble avoir de place que pour une seule et immense route? J'ai pris le bus depuis Santiago, trente heures passées à filer tout droit sur la panaméricaine avec d'un côté le rivage et de l'autre la montagne. Enfin c'est le souvenir que j'en ai. Et celui de minuscules cimetières qui soudainement apparaissaient derrière le vitrage, des petits groupes de tombes au milieu des sables, avec des croix en bois et des fleurs en tissus. Je me suis arrêtée à la dernière ville au nord, à Arica. Les façades claires des quartiers résidentiels étaient couvertes de bougainvillées. C'était la première fois que j'en voyais, je les avais imaginées autrement que ces grappes aux couleurs violentes, rose, violet, orange, comme des fleurs de papier. Je ne sais pas pourquoi, alors que c'est peut-être le souvenir le plus précis que je garde d'Arica, ils ne sont pas dans mon carnet. J'ai vécu presque deux mois chez une dame, Erna, qui avait dû me prendre un peu en pitié. Son fils m'avait laissé sa chambre, il dormait par terre dans le salon. Je devais monter dans la montagne, au parc Lauca, mais je montais si peu, mes maîtres de stage semblaient m'avoir oubliée et Erna chez qui je devais ne rester que quelques jours m'a laissée habiter chez elle tout ce temps de l'attente.

J'ai fini par monter. Nous avons fait une halte d'acclimatation dans un village car nous partions du niveau de la mer et nous montions à plus de 5000 mètres. Peut-être as-tu vu dans mon carnet un dessin et une peinture qui ne me ressemblent pas. C'est un jeune peintre (mais plus vieux que moi à l'époque) du village qui me les avait donnés, il m'a aussi dessinée attablée devant une infusion de feuilles de coca (oui c'est bien moi, les cheveux courts et en bataille).

Je ne sais pas combien de temps je suis restée tout là-haut, j'y suis allée plusieurs fois. Je sais que l'on m'a déposée un soir en moto dans une cabane, que j'ai dormi là-bas. Infiniment seule au milieu de l'Altiplano. Des lacs et des flamants roses, la silhouette noire d'un volcan, une machine

à écrire posée sur une table en bois. J'ai rapporté de ce pays ce pull gris et blanc en laine d'alpaga et les plats de terre noire ceux qui ont servi à faire les quelques *pasteles de Choclo*. Le plus grand est cassé, il est juste là sur la fenêtre de l'escalier, dans l'épaisseur du mur chaulé en blanc, plein de sable et de cactus.

Du Chili il me reste :

Le poids de cette solitude et la fierté d'avoir pu la supporter, le souvenir de cette nuit en cabane. L'image d'une plante incroyable, la *llareta*, qui dessinait d'énormes coussins verts au milieu d'un désert de rochers.

Le ridicule d'un rallye en 4×4 dans le désert d'Atacama du côté d'Iquique.

Moi mettant un épi de maïs doux dans le micro-ondes chez Erna à l'heure de la Once.

Une nuit dans une chambre incroyable fraîche et blanche à Valparaíso, chez une autre dame qui m'avait hébergée alors que je me sentais épuisée.

Un arrêt sauvage au bord de la route pour découvrir les constructions de Ritoque.

Mes souvenirs du Chili sont comme des morceaux d'un rêve, je n'ai pas pu (ou presque) les partager alors j'ai peur qu'ils ne s'effacent. Il restera quoi? Un pull et un tout petit saladier de terre noire. Une cassette audio d'une femme qui chantait dans la rue. *Gracias a la vida*.

Je suis allée au Mexique.

Beaucoup plus longuement. Six mois. Mon carnet de croquis est ridiculement petit au regard de la durée du séjour. Là-bas je suis partie seule, mais dès le deuxième jour quatre Français en échange universitaire se sont retrouvés. S'ajoutèrent trois Colombiens et une Espagnole. Nous fîmes une équipe solide de fêtards. Dans mon carnet tu trouves des dessins au stylo à bille, nerveux, beaucoup de texte illisible et que je n'ai pas tellement envie de relire. Tu peux aussi trouver la photo en noir et blanc de la fenêtre de ma chambre à Tacubaya. Une grande artère bruyante de la ville, bardée de fils électriques, le souvenir du bruit incessant de la rue, des sirènes et des klaxons. Une chambre vide, avec un petit lit, un placard. Nous avions tiré les chambres au sort, j'étais plutôt mal tombée. Mais peu importe, nous étions tout le temps dehors et parfois à l'université.

Mon cerveau, sans doute accaparé par la langue espagnole et par les mouvements de chacun, par ce quotidien d'étudiants enfiévrés, n'a pas mémorisé les lieux et les paysages. Je revois ma rue, Avenida Revolución, ma chambre, le toit-terrasse

de la maison dont le sol de gazon synthétique était couvert des crottes du chien (Lola) de notre colocataire mexicain. La grande place de Mexico, el Zócalo. Dans une petite rue juste derrière, le club de La Perla. Les pyramides de Teotihuacan, constructions au milieu de rien, sur un sol égal de sable et de petites pierres. Non je ne sais pas pourquoi je me rappelle surtout du sol et pas tellement des pyramides. Tout ça m'avait semblé étrangement sec, aride. Oui je me souviens de la fête des morts, et de ce cimetière de lumière, couvert de fleurs de *cempasúchil* jaunes. De la nuit noire, au-delà des lueurs des bougies. De la musique et de la foule, le tout pris dans un flou au milieu duquel j'ai acheté ce châle brodé d'oiseaux, de fleurs, ce châle magnifique.

J'ai un souvenir précis du Mexique :

Je marche toute seule dans une rue, à Mexico. J'ai mon petit panier rouge et blanc en plastique, celui que je ne quittais pas et que j'ai rapporté (il doit être quelque part, je vais le retrouver). Soudain, je sais que je suis là, au milieu de tous ces gens que je ne connais pas, je suis dans la rue, au Mexique, de l'autre côté de l'Atlantique, à des milliers de kilomètres de chez moi. J'ai le souvenir très net que je mets à sourire. En grand.

Je suis allée en Colombie.

J'avais tellement aimé les Colombiens que je ne pouvais pas ne pas y aller, alors que tout le reste de l'équipe s'y retrouvait pour l'été. J'ai repris un avion. J'ai retraversé l'Atlantique, j'ai atterri à Bogotá. J'ai retrouvé ma bande, tout le monde, moi y compris, avait grossi. Je me souviens d'errance dans les rues d'un quartier pavillonnaire de Bogotá, de l'ombre au bout de la rue, de mon ami Guillaume, silhouette franche et étirée, qui marchait d'un bon pas. Il était allé à Quito. Il arrivait ce soir à Bogotá. Nous vivions dans une réalité décalée.

Et nous sommes partis, nous avons dérivés en Colombie, de ville en village, de maison chic en maison chic de nos amis. Nous sommes arrivés sur une petite plage avec une minuscule maison blanche. Dans mon souvenir cela reste une maison sans vitrage, nos silhouettes se découpent en ombre chinoise sur le fond bleu des Caraïbes. Depuis ces jours passés là-bas, il me reste un doute un peu idiot : peut-on boire de l'alcool en mangeant de la pastèque ?

Mon carnet est plutôt petit, les pages sont brunes et le dessin au trait noir ou blanc. Ce carnet ne te dit rien des paysages, il faut plutôt que tu retrouves une série de photos en noir et blanc.

De très hauts cocotiers s'y balancent sur des flancs de collines, la végétation compacte fait comme de petits moutons. Dire que je ne sais pas nommer les arbres, les plantes. Voici ce que je peux te dire : il y a sur une plage au nord, d'énormes rochers, un peu ronds, sur un rivage. Tu peux dormir là-bas, tout près de la plage, dans des hamacs sous d'immenses cocotiers avec la crainte, toujours, de te faire assommer. Car des cocos jonchent le sable. À Villavicencio, je me suis promenée à cheval, moi qui ne sais pas monter. Dans mon souvenir le cheval s'est mis à galoper alors qu'il n'a sans doute fait que trotter. Des avions passaient en rase-mottes, ils bombardaient de produits les cultures d'ananas ou de riz.

Si un jour c'est possible, en bateau, en dirigeable, va te droguer à l'énergie de Medellín, tu me diras si les enfants courent encore parmi les geysers d'eau sur les grandes places publiques. Il faudra que je te raconte, avant, les histoires de *sicarios*, l'histoire de Pablo Escobar, celle de Rosario Tijeras, ces histoires que Juan et Tomas me racontaient alors que nous déambulions dans les pentes de la ville. ○

L'AUTEURE

Armande Jammes est paysagiste conceptrice. Elle est installée dans la Loire et travaille pour une collectivité locale. Elle développe parallèlement un travail personnel autour de l'écriture et du paysage.

POUR UNE CARDINALITÉ PAYSAGÈRE

Jérémy Roussel

JUILLET 2025

Décembre 2024, j'essaie de profiter des congés pour prendre du recul sur mon travail de thèse. Mais les mots, les notions, les concepts continuent de se bousculer dans ma tête. Parmi ceux-ci, deux se font face, avec insistance, le paysage, thème central dans mon travail, et la cardinalité, alors sans définition géographique, mais qui me semble opportune pour évoquer l'orientation donnée à nos aménagements.

Je laisse mon esprit imaginer leur rencontre, et poser les bases d'une réflexion spontanée.

Errement

L'époque des grands explorateurs est révolue ! Aujourd'hui, prendre le large est à la portée de tous, et ce, sans nécessairement savoir s'orienter. Nous vivons dans une ère d'hypermobilité, portée par nos GPS et autres appareils connectés, qui nous permettent de découvrir la diversité des paysages de notre planète, mais qui s'applique également à notre quotidien, découpé en zones géographiquement situées et dont les distances qui les séparent rythment nos journées. Plus forcément sédentaires, pas tout à fait nomades, mais géographiquement pluriels, nous sommes devenus des habitants poly-topiques, dont la familiarité avec les lieux n'est plus la distance, mais la fréquence¹.

Cependant, notre semi-nomadisme, permis par l'avènement de la mobilité carbonée, génère une pression de plus en plus forte sur notre milieu. Il y a les impacts locaux, tels que la surconsommation de l'espace et des ressources provoquée par l'étalement urbain et dont la nécessaire atténuation demeure encore un débat. Mais il y a également des problématiques de plus en plus importantes liées au changement global², accélérant et renforçant les transformations et l'évolution de nos milieux de vie. Ces problématiques caractéristiques de l'anthropocène provoquent un basculement de nos territoires vers une forme et une organisation encore inconnues.

À ces problématiques aujourd'hui largement identifiées s'ajoutent également une forme d'amnésie territoriale, une perte de repères et d'orientation dans notre territorialité moderne³. À l'hypermobilité se conjuguent l'industrialisation et la modernisation de notre modèle d'aménagement, ce qui provoque un double processus de déculturation et d'acculturation, qui efface les traces de nos constructions sociales et culturelles vernaculaires émanant de nos rapports passés aux territoires (souvenir), et les remplace par une morphologie banale et homogénéisante (zonage, allotissement).

Si l'atténuation des causes et l'adaptation aux effets deviennent ainsi les objectifs structurants d'un nouveau modèle de ménagement du territoire, cela nécessite avant tout de renouer nos liens avec notre milieu, d'en comprendre le fonctionnement et d'inscrire nos efforts de transition dans les dynamiques propres à chaque territoire. Vivant autrefois en terrain conquis, nous nous retrouvons aujourd'hui face à une situation qui nous oblige à devenir les explorateurs de nos propres territoires, en pleine évolution. Mais sommes-nous prêts à prendre « le large », à quitter nos habitudes

d'aménagements pour nous aventurer dans ces *terrae incognitae* modernes ? Et surtout comment ? La notion de paysage peut-elle apporter des réponses à nos questions ?

Orientation

Commençons par interroger notre référentiel géographique⁴, notre fameuse « rose des vents » et ses quatre points cardinaux, qui symbolise le voyage et la découverte de nouveaux horizons. Alors qu'il trône fièrement dans les cartouches des planches de projet d'architecture, d'urbanisme ou de paysage, nous nous appuyons sur cet instrument de navigation afin d'organiser et de structurer notre spatialité territoriale. Sur une carte, le nord est généralement indiqué vers le haut, mais ce code est-il immuable et universel ? Sur certaines cartes anciennes des pays chrétiens par exemple, le haut était orienté vers l'est, plus exactement vers Jérusalem, d'où le mot « orientation ». En Chine impériale, le haut était souvent orienté vers le sud afin de refléter ce que voit quelqu'un se tournant « naturellement » dans cette direction afin d'avoir toute la course du soleil dans son champ de vision, et le nord, symbole de froid et donc de mort, dans le dos⁵. Dans plusieurs cultures traditionnelles, notamment chinoises, d'Extrême-Orient, d'Asie centrale, chaque direction est associée à une couleur et à des toponymes, et fait alors référence à cette couleur plutôt qu'au nom de la direction correspondante, comme le noir et l'eau pour le nord, le vert et le bois pour l'est, le rouge et le feu pour le sud, le blanc et le métal pour l'ouest et le jaune et la terre pour le centre.

Notre rose des vents devient muette dès lors que nous sortons de l'horizontalité. Ainsi, si sa représentation sur les plans est importante (et obligatoire !) pour nous permettre d'interpréter les informations nécessaires à la compréhension et au jugement de nos projets, elle semble perdre une grande part de son utilité dès lors que nous passons en coupe ou en élévation, hormis pour nommer et identifier les pièces graphiques en fonction de la direction d'où elles seront visibles. L'intégration et la reconnaissance du centre présente un intérêt pour notre réflexion. Certaines cultures d'Amérique considèrent le centre – ou le milieu – comme un cinquième point cardinal, les Indiens Cherokee en comptent jusqu'à sept : nord, sud, est, ouest, ciel (haut), terre (bas) et milieu (intérieur de soi-même)⁶ ; dans les cultures chamaniques ou animistes, la liaison entre la terre et le ciel, aussi appelée *axis mundi*, devient le cinquième point cardinal.

Enfin, Hawaï et Bali font usage d'autres points de référence, comme vers la mer ou les montagnes⁷.

Il est intéressant de remarquer que le mutisme de notre référentiel face à la verticalité n'est pas universel, et que cette verticalité se trouve même plutôt bavarde sous d'autres latitudes. Notre boussole actuelle, issue de la navigation, est-elle l'outil le plus pertinent pour accompagner les grands principes et les orientations de nos aménagements? Sa déclinaison territoriale ne fait-elle pas, finalement, que traduire «l'espace indifférent livré à la mesure et à la réflexion du géomètre», comme l'écrivait Gaston Bachelard? Dès lors, il est nécessaire d'incorporer d'autres points cardinaux à notre orientation, et d'étudier leurs apports à nos constructions et à nos espaces territoriaux.

Habiter

Intéressons-nous à l'absence de verticalité qui caractérise notre boussole et appuyons-nous sur les réflexions de Bachelard: «La maison est imaginée comme un être vertical [...] une verticalité assurée par la polarité de la cave et du grenier. Les marques de cette polarité sont si profondes qu'elles ouvrent deux axes très différents pour une phénoménologie de l'imaginaire. [...] On peut ainsi opposer la rationalité du toit à l'irrationalité de la cave⁸.» Nous pouvons donc noter que la verticalité apporte une part d'imaginaire pour compléter la rationalité géographique de l'horizontalité.

Bachelard ne s'arrête pas à cette notion verticale, puisqu'il conçoit également «la maison [...] comme un être concentré, qui nous appelle à une conscience de centralité». Cette conscience de centralité définit l'action d'habiter, de se relocaliser pour envisager une alternative à notre semi-nomadisme. Pour Yvan Illich, «l'espace cartésien, tridimensionnel, homogène, dans lequel bâtit l'architecte, et l'espace vernaculaire que l'art d'habiter fait naître, constituent des classes différentes d'espace. [...] Habiter, c'était demeurer dans ses propres traces, laisser la vie quotidienne écrire les réseaux et les articulations de sa biographie dans le paysage⁹.» Habiter est un art immatériel et qui s'inscrit dans le temps long! Il est en cela éloigné des critères de la vie moderne, car comme le rappelle Bachelard, «n'habite avec intensité que celui qui a su se blottir». Il semble évident que la cave et le grenier de la maison bachelardienne peuvent aisément se transposer à la terre et au ciel de nos territoires, et Michel Corajoud l'écrit très justement: «Le paysage, c'est l'endroit où la terre et le ciel se touchent¹⁰! Cette citation traduit la verticalité dans

notre perception du territoire à travers le paysage, mais définit également le paysage comme résultat de la centralité, ce développement anthropique, à la rencontre des dynamiques du sol et de l'atmosphère. Les paysages sont alors l'expression perceptible de l'art d'«habiter» et de sa cohérence. Mais nous ne pouvons plus être réceptifs à l'imaginaire vertical si nous cessons d'habiter, et nous pouvons considérer que la banalisation et l'homogénéisation des paysages corroborent ce point de vue.

Le paysage peut-il donc devenir notre boussole locale, à même de nous réorienter dans l'aménagement de nos territoires? Mais que nous indiquerait cette boussole? S'appuierait-elle sur les points cardinaux cités précédemment, en nous proposant quelques points supplémentaires? Ou le paysage renverrait-il à d'autres valeurs, nous rendant capables de déterminer la bonne direction pour une approche vertueuse dans notre manière d'aménager, et redonnant tout son sens à l'acte d'habiter?

La cardinalité paysagère

Depuis plusieurs années, une «demande sociale de paysage¹⁰» émerge, alors que le territoire devient de plus en plus flou, comme si la société, dans une quête de sens, se rapprochait de ce qui lui permet de comprendre son milieu de vie et les rapports qu'elle entretient avec lui. Polysémique et transdisciplinaire, «le paysage est un résultat aussi bien vécu et ressenti (immatériel et qualifiable) que palpable, physique et observable (matériel et quantifiable) de l'action humaine sur son milieu¹¹», et nous l'invoquons, aussi bien dans notre arsenal législatif que dans notre opposition à certaines formes de modernité, pour critiquer, protéger et valoriser notre cadre de vie, et ce, en fonction de différents critères permettant de qualifier une harmonie paysagère et un aménagement vertueux qui nous procurent un sentiment d'appartenance aux lieux.

Plus qu'un simple renforcement de la diversité de nos points cardinaux, le paysage semble opérer une sorte d'inversion dans l'organisation de notre boussole, où les points deviennent des valeurs cardinales, qui jouent un rôle charnière, voire essentiel dans l'action humaine (l'adjectif «cardinal» vient du latin *cardo* qui signifie «charnière, pivot, centre»). Plutôt que de guider l'exploration de contrées lointaines, ces valeurs matérielles et immatérielles nous permettent de percevoir le sens de nos territoires, et dans le même temps d'agir sur eux de manière plus vertueuse. Nous pouvons évidemment évoquer les valeurs esthétiques et écologiques parmi les plus courantes, mais la notion

de paysage a largement évolué durant les dernières décennies, et mobilise aujourd'hui des valeurs également économiques, culturelles ou encore affectives, qui, mises en relations dans l'interprétation de nos perceptions, nous permettent d'évaluer la cohérence à nos territoires.

Il devient alors tentant de proposer le terme de cardinalité pour définir cette vocation du paysage. Cette notion issue des mathématiques¹² pourrait ainsi s'ouvrir à une définition géographique, qui permette à la fois d'indiquer la diversité des référentiels, mais également de définir les bases pour de nouvelles pratiques de l'habiter, pour comprendre le sens de nos territoires, et redonner la part d'imaginaire qui leur manque, afin d'endiguer leur homogénéisation et leur banalisation.

Changer de regard

Si la qualité d'un paysage se juge sur les aménités des territoires qu'il représente, l'hypothèse qui vient d'être développée pourrait déterminer le paysage davantage comme un outil « producteur d'aménités », et ainsi nous permettre de passer d'un statut de spectateurs, simples consommateurs de territoires standardisés, à celui d'acteurs exigeants de la qualité de nos cadres de vie. Il devient alors essentiel d'exprimer notre rapport au paysage, de faire apparaître toute la diversité des perceptions qu'il provoque, de révéler la diversité des territoires qu'il représente, loin de la banalité engendrée par un modèle d'aménagement sans imagination. L'atténuation des problématiques inhérente à l'anthropocène, et l'adaptation de nos territoires aux changements globaux doivent s'appuyer sur un nouveau récit, qui prône les vertus de sobriété, de résilience, d'inclusivité et de créativité, et renoue avec les valeurs de l'art d'habiter.

Si cette relocalisation semble éloignée de notre thématique de prendre le large, et de ce souhait de partir en exploration, nous pourrions paraphraser M. Proust pour qui « le véritable voyage de découverte ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages, mais à avoir de nouveaux yeux¹³ », et conclure que pour partir en exploration, il n'est pas nécessaire de changer de territoire, mais simplement de regard. ○

1 • Mathis Stock, 2006. « L'hypothèse de l'habiter polytopique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », *espacestemp.net*.

2 • Michel Lussault définit le changement global, au singulier, comme « la relation systémique entre quatre phénomènes : le réchauffement climatique et ses multiples effets ; l'épuisement des ressources [...] ; la réduction rapide de la biodiversité ; la modification inédite des métabolismes de grands systèmes biotiques et abiotiques (sols, océans, eaux) en raison des trois premières évolutions et des impacts des activités humaines », « Cohabitations », Seuil, 2024, p. 13.

3 • *Ibid.*

4 • Interrogation que l'on peut également retrouver dans les travaux de Bruno Latour, ou plus récemment dans le formidable travail de la Société des objets cartographiques, notamment *Terra Forma*, B42, 2019.

5 • https://fr.wikipedia.org/wiki/Point_cardinal

6 • Antoine Brawand et al., *Les Sept Points cardinaux. Orientations écologiques*, Graduate Institute Publications, 1978.

7 • *Ibid.*

8 • Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, Presses universitaires françaises, 4^e édition, 2023, p. 71.

9 • <https://topophile.net/savoir/l-art-d-habiter/>

10 • Ce constat est partagé par M. Conan (1994), Y. Luginbuhl (2001) et V. Peyrache-Gadeau (2020).

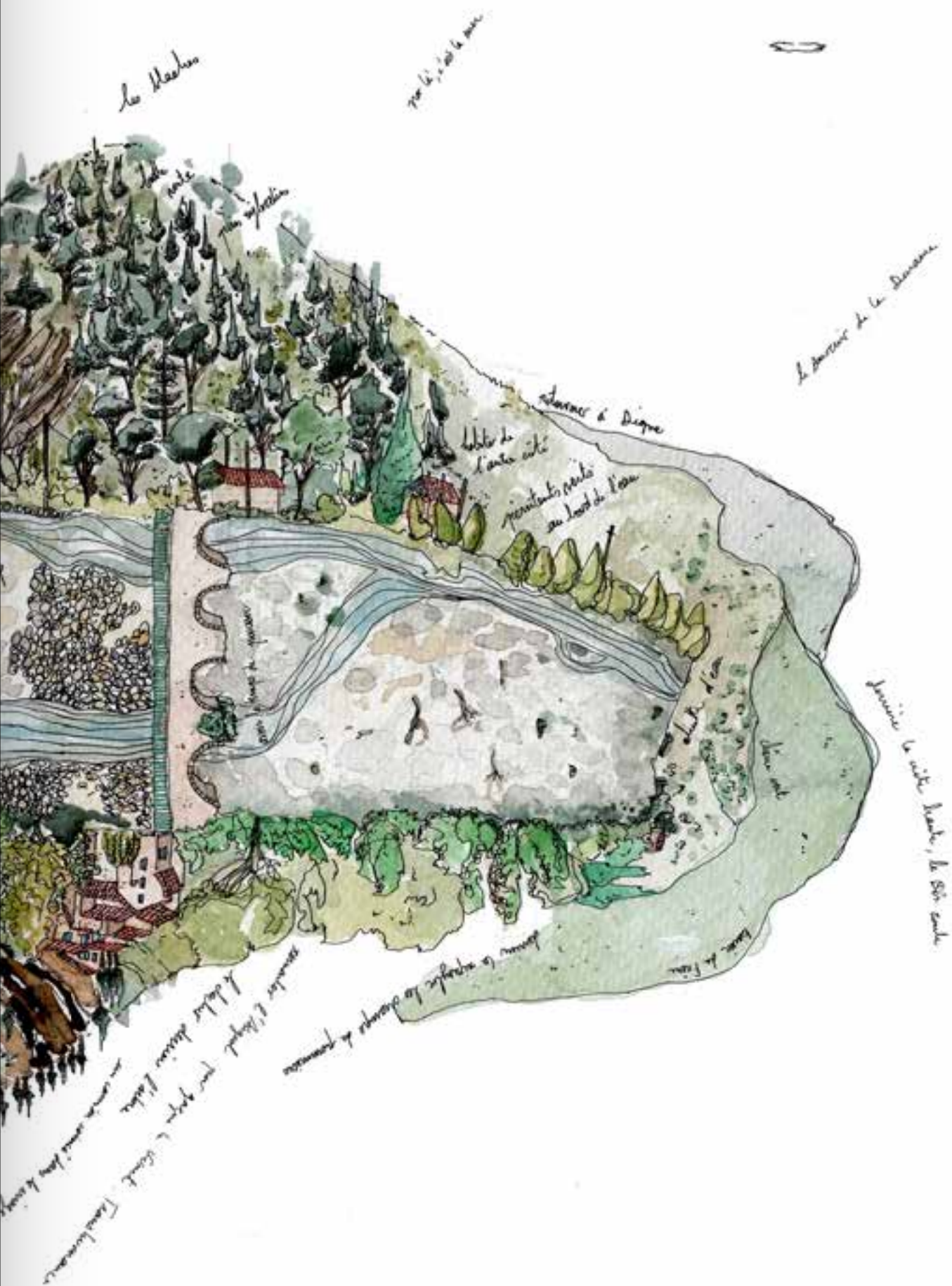
11 • Yves Luginbühl, *La Mise en scène du monde. Construction du paysage européen*, CNRS, 2012.

12 • La cardinalité définit « une notion de taille pour les ensembles. Lorsqu'un ensemble est fini, c'est-à-dire si ses éléments peuvent être listés par une suite finie, son cardinal est la longueur de cette suite, autrement dit il s'agit du nombre d'éléments de l'ensemble », Wikipédia.

13 • Marcel Proust, *Du côté de chez Swan*, Grasset, 1913.

L'AUTEUR

Jérémy Roussel devient paysagiste-concepteur après avoir obtenu une licence en architecture. Il a exercé en agence et en libéral, mais également en tant que paysagiste conseiller au CAUE du Doubs. Il effectue actuellement un doctorat en géographie et aménagement du territoire.



Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en juillet 2025
sur les presses d'Escourbiac à Graulhet (Vaucluse).
Le papier de couverture est du Materica Quarz 180 g,
celui de l'intérieur est du Munken Lynx rough 120 g.
Les typographies utilisées sont l'Andralis et l'Azo Sans.
L'équipe d'Openfield a assuré la direction éditoriale de l'ouvrage,
Mahaut Clément les conception et réalisation graphiques.
La relecture a été effectuée par Florence Collin.

Pour l'ensemble de l'ouvrage © Openfield, 2025
Dépôt légal 3^e trimestre 2025
ISBN : 978-2-9561008-5-0

www.revue-openfield.net | contact@revue-openfield.net
2378, chemin de Vernand | 42470 Fourneaux

Cet ouvrage a bénéficié du soutien du mécénat
de la Caisse des Dépôts



Mécénat

20 €



9 782956 100850

